

**LETTRES**

**SUR L'INDE**



**PARIS**

**AMYOT, RUE DE LA PAIX**

**1848**

PASQUAL de GAYANOS





Walterlich.

Imp. Lemercier, à Paris

**PRINCIPALE RUE DE LUKNOW.**

CAPITALE DU ROYAUME D'AUDE,

(Décembre, 1841)

où on les a coulés ; un charmant cheval en argent de la hauteur d'une table, tenu par une houri en argent ; mille autres choses ; quelques armes médiocres arrangées symétriquement en trophées ; un cheval de grandeur naturelle, en bois peint, portrait du cheval favori du roi, fait à Calcutta par un Anglais et richement caparaçonné, tenu par la statue, également en bois peint, du palefrenier du roi : tout cet amas de richesses et de clinquant s'éclaire dans les jours du moharrem d'un éclat magique ; les fontaines jouent, les oiseaux chantent, et toute l'enceinte est pleine d'un peuple joyeux.

Dans la cour ou jardin principal, une espèce de paravent est placé devant la porte d'entrée, et sur ce paravent sont peints, de grandeur naturelle, les domestiques favoris du roi. L'un de ces portraits était précisément celui de mon cicérone, respectable vieillard avec un long bâton d'argent à la main. Il souriait en nous montrant son image, fort ressemblante.

Cette espèce de petit paradis est entouré d'un bazar toujours plein de monde bruyant, d'écuries où sont les éléphants et les rhinocéros, pris les uns et les autres dans les forêts de ce royaume, de même que des tigres énormes et des ours enfermés dans de grandes cages de fer, placées sous des dômes ou des arcades bizarrement peintes.

Là aussi est une grande pièce d'eau entourée d'escaliers de pierre et de statues grotesques. Sur cet étang, étrangement découpé, circule un bateau à roues qui a la forme d'un poisson gigantesque. Est-ce que tout cela n'a pas l'air d'un songe?

J'ai vu aussi le palais du roi pendant qu'il était absent. L'un de ses trônes, car il y en a plusieurs, est une estrade en or, incrustée de diamants, et coûte 220,000 livres sterling. Il est riche; son revenu est d'un million et demi de livres sterling; et j'ai entendu dire que si les Anglais possédaient ce royaume, ils en retireraient quatre.

Il y a trois cent mille habitants dans la ville de Lucknow. Le bazar est une rue interminable, où il y a foule; mais je n'ai pas vu d'objets remarquables. Je pense qu'il faudrait dessiner; mais par où commencer dans ce monde de choses admirables, dont je n'ai encore vu que le quart?

26 décembre.

Ce matin, tout à l'heure, je suis allé voir un jardin du roi, plein de roses et de jasmins, d'orangers et de cyprès, car la végétation ici n'est plus celle des tropiques, mais plutôt sicilienne. Il est plein de charmants pavillons de marbre blanc dans le style mau-

resque, et de bains de toute espèce. Le roi y vient quelquefois avec son harem de Cachemiriennes et y donne aussi des fêtes. Le gardien de ce jardin, seigneur d'importance, *una persona di riguardo*, se plaignait à nous que lorsque les filles du harem sont lâchées dans ces parterres, elles dévastent tout, écrasent, arrachent les fleurs, gâtent les allées et salissent les pavillons. Après chacune de ces invasions, on est obligé de tout remettre à neuf.

De ce jardin délicieux nous allâmes voir l'écurie des rhinocéros du roi, qui est dans un parc où se trouve aussi la tombe de son cheval favori surmontée d'un mausolée. Une douzaine de rhinocéros hideux et énormes étaient enchaînés sous un long toit soutenu par des poutres. Plus loin, il y a un parc d'éléphants, que je n'ai pas encore vu; mais on m'a dit que les éléphants du roi, qui, outre ceux que contient ce parc, se trouvent, par-ci, par-là, dans les environs de la ville, sont en tout au nombre de quatre cent cinquante à Lucknow. Le résident anglais en a douze, et tous les seigneurs lucknois en ont par dizaine dans leurs écuries.

Tout en vous écrivant, je vois les perroquets sauvages perchés tranquillement sur ma fenêtre; car dans les villes indiennes où les Anglais ne sont pas les maîtres, personne ne les tue. François a un per-

roquet en cage, qu'il a acheté à Kandy, dans l'île de Ceylan. Il l'adore et le colporte dans son palanquin. Ce perroquet est accroché sur ma terrasse ; et imaginez-vous que ses confrères sauvages viennent là se poser près de lui, et il a l'air de causer avec eux.

Après avoir vu les rhinocéros, nous sommes entrés dans la tombe d'un des rois de Lucknow, superbe salle en marbre, où trois mallas lisaient le Coran pour le repos du défunt. A notre entrée, j'étais avec le résident anglais et mon Allemand, qui, selon le désir de M. Low, nous suit partout sur un éléphant. Les vieux mallas suspendirent leur lecture, et, se tournant vers nous, ôtèrent leurs lunettes. Le résident les salua et les pria de continuer sans se déranger. Alors ils replacèrent les lunettes sur leur nez et se remirent à marmotter leurs prières. Après nous être promenés dans cette salle, nous échangeâmes un nouveau salut avec ces bons prêtres et sortîmes. Cette tombe, placée au milieu d'une cour immense, est entourée d'écoles de langue persane pour les jeunes Lucknois, ce qui fait supposer que le défunt aimait la science.

Puis nous visitâmes l'observatoire d'un astronome anglais, que le roi entretient à sa cour et dont il fait grand cas.

pelée Sacar-Bacar, qui viendra dans cinq ou six jours. Puis il y aura Haïdrabade, mais dont les habitants sont féroces, et je doute que je descende à terre ; cependant il faudra que François du moins y aille, avec son long fusil à mèche et son petit pistolet à deux coups, et il me dira ce qu'il aura vu. J'ai entendu dire que les combats d'animaux sauvages, comme tigres et éléphants, rhinocéros, hiènes, etc., y ont encore lieu fréquemment, et que cet usage s'y conserve intact comme *un pezzo* vivant de l'antiquité. Le pays appelé Béloutchistan doit être quelque part ici. L'individu dont j'ai acheté le chat, et à qui j'ai demandé de quelle nation il était, m'a dit qu'il était Béloutch.

En dépit du fusil de François, les chacals viennent tous les soirs, en masse, hurler à cinq pas de nous. Quant aux crocodiles et aux alligators, nous en voyons tous les jours, au moins une douzaine, à portée de fusil, et bien plus près encore, et on dit qu'il en viendra bien davantage à mesure que nous avancerons.

Je me suis assuré que mes bateliers vivent, c'est-à-dire s'habillent et se nourrissent, pour deux roupies par mois, ce qui fait 4 shillings.

On m'a montré sur le sable humide des traces qu'on prétendait être celles d'un tigre. En effet,